

## Les méfaits de l'instruction

Les abbayes de Fulda et de Herzfeld, fondations carolingiennes, avaient enfin réussi à exercer leur influence au delà des marches saxonnes. Grâce à ces foyers de propagande et de rayonnement évangélique, les farouches disciples de Woden s'étaient trouvés peu à peu enveloppés malgré eux d'une atmosphère chrétienne. La foi nouvelle avait trouvé même des apôtres parmi les Saxons, surtout parmi les adolescents, que Charlemagne emmenait en otage et dont il confiait l'éducation aux écoles monastiques de la Germanie. Rendus à la liberté, ces néophytes fervents devenaient à leur tour missionnaires au milieu de leurs parents et de leurs compatriotes.

A. Vetault, Charlemagne, Tours, Alfred Mame et Fils, 1878.

781-782. Le roi de France tient sa cour à Worms, à Ratisbonne, à Cuierci. Alcuin, archevêque d'York, vient l'y trouver. Le roi, qui à peine savait signer son nom, voulait faire fleurir les sciences, parce qu'il voulait être grand en tout. Pierre de Pise lui enseignait un peu de grammaire. Il n'était pas étonnant que des Italiens instruisissent des Gaulois et des Germains, mais il l'était qu'on eût toujours besoin des Anglais pour apprendre ce qui n'est pas même honoré aujourd'hui du nom de science.

On tient devant le roi des conférences qui peuvent être l'origine des académies, et surtout de celles d'Italie, dans lesquelles chaque académicien prend un nouveau nom. Charlemagne se nommait David, Alcuin, Albinus ; et un jeune homme nommé Ilgebert, qui faisait des vers en langue romance, prenait hardiment le nom d'Homère.

783. Cependant Vitikind, qui n'apprenait point la grammaire, soulève encore les Saxons. Il bat les généraux de Charles sur les bords du Véser. Charles vient réparer cette défaite. Il est encore vainqueur des Saxons ; ils mettent bas les armes devant lui. Il leur ordonne de livrer Vitikind. Les Saxons lui répondent qu'il s'est sauvé en Danemark. « Ses complices sont encore ici, » répondit Charlemagne et il en fit massacrer quatre mille cinq cents à ses yeux. C'est ainsi qu'il disposait la Saxe au christianisme. Cette action ressemble à celle de Sylla ; les Romains n'ont pas du moins été assez lâches pour louer Sylla. Les barbares qui ont écrit les faits et gestes de Charlemagne ont eu la bassesse de le louer et même d'en faire un homme juste : ils ont servi de modèles à presque tous les compilateurs de l'Histoire de France.

Voltaire, Annales de l'Empire depuis Charlemagne, 1753.

## Les méfaits de l'instruction publique (I)

De l'existence des programmes, qui est un fait, et de l'existence de la Démocratie, qui est une prétention (réserveons le mot d'idéal), découle cette exigence théorique : tous les enfants doivent à tout

instant être en mesure 1° d'ingurgiter la même quantité de « matière » ; 2° d'en rendre compte de la même façon, dans le même temps.

Contentons-nous de remarquer que ce principe est à la base du système ; qui repose donc sur une tranquille méconnaissance de la nature humaine. L'histoire enregistre bien une ou deux autres bêtises de cette épaisseur, mais il faut reconnaître que jamais on n'avait songé à leur donner une extension universelle et un caractère obligatoire.

L'école exige donc que les meilleurs ralentissent et que les plus faibles se forcent. Elle ne convient donc qu'aux médiocres, dont elle assure le triomphe.

L'école s'attaque impitoyablement aux natures d'exception, et les réduit avec acharnement à son commun dénominateur.

(...)

Juxtaposez trente enfants sur les bancs d'une salle d'école, vous n'aurez rien qui ressemble en quoi que ce soit à aucun état social existant. Ce qui est vrai, c'est que le fait, absolument nouveau dans l'Histoire, que l'on oblige les enfants à vivre ensemble dès l'âge de cinq ans, favorise le développement de leurs penchants les plus « communs » : jalousie, vanité, panurgisme, concurrence sournoise, admiration des forts en gueule, – tout cela qui deviendra plus tard socialisme ou morgue bourgeoise, esprit de parti, arrivisme et parlementarisme.

(...)

L'instruction publique et la Démocratie sont sœurs siamoises. Elles sont nées en même temps. Elles ont crû et embelli d'un même mouvement. Morigéner l'une c'est faire pleurer l'autre. Ecouter ce que dit l'une, c'est savoir ce que l'autre pense. Elles ne mourront qu'ensemble. Il n'y aura qu'une oraison. Laïque.

J'entends qu'on ne me conteste pas cette thèse. Elle est glorifiée dans tous les banquets officiels par des orateurs émus et il y aurait une insigne hypocrisie à feindre de ne plus la reconnaître, une fois dissipée la fumée des civets, des cigares et des idéologies enivrées.

D'ailleurs, cette idée que j'ai l'honneur de partager avec mes adversaires se trouve correspondre à des faits patents et simples; il serait vraiment dommage de priver ces Messieurs d'une aubaine pour eux si rare.

Un fait simple, par exemple, c'est que la Démocratie sans l'instruction publique est pratiquement irréalisable. Ici, je demanderai poliment au lecteur de vouloir bien ne point trop faire la bête, sinon je me verrai contraint de lui expliquer un certain nombre de vérités tellement évidentes – que cela n'irait pas sans quelque indécence. Et d'abord, il faut pouvoir lire, écrire et compter pour suivre la campagne électorale, voter et truquer légalement les votes. Ensuite il faut de l'histoire, et de l'instruction civique, pour qu'on sache à quoi cela rime. Ensuite, il faut une discipline sévère dès l'enfance pour façonner des

contribuables inoffensifs. Enfin il faut un nombre considérable de leçons, et le plus longtemps possible, pour qu'on n'ait pas le temps de se rendre compte que tout cela est absurde.

(...)

La Démocratie, par le moyen de l'instruction publique, limite l'homme au citoyen. Il s'agit donc de dépasser le citoyen, de retrouver l'homme tout entier. Je distingue dans cette opération deux temps : d'abord critiquer ce qui est – par la comparaison avec ce qui fut ou ce qui devrait être ; ensuite, préparer le terrain pour les jeux nouveaux que l'humanité de demain ne peut manquer de s'inventer. Je ne puis m'empêcher de voir une intention providentielle dans cet amour de la destruction et de l'anarchie de ces temps ont inspiré à beaucoup d'entre nous – encore que peu l'avouent. Car détruire, déblayer, et faire des signes dans le vide à des hasards gros de dangers, c'est peut-être à quoi notre génération devra limiter l'efficacité de ses efforts.

Critiquer le présent au nom du passé ne signifie pas que l'on désire un retour au passé. Mais la considération de régimes anciens peut nous amener à constater, sans plus, que notre soi-disant progrès social correspond à un recul humain. Par exemple, est-ce un progrès que d'avoir remplacé les hiérarchies de tradition, avec tout le vaste arrière-fond de poésie et de grandeur que ce mot comporte – quelles qu'en soient d'ailleurs les réalisations – par des hiérarchies rond-de-cuïresques dont l'origine est un pis-aller, dont la méthode est le tirage au flanc lucratif, dont l'esprit est la jalousie rancie armée de pédantisme, et je ne parle pas du décor, des odeurs, de la poussière, des petites habitudes sordides et de cette matière rarement « hygiénique » et qui définit notre âge : la paperasse ?

Réponse ? Petits étourdis. Réponse non, c'est un recul.

(...)

L'instruction publique est la forme la plus commune de la peste rationaliste qui sévit dans le monde depuis le XVIIIe (depuis les dernières pestes noires.) Si vous creusez un peu la notion de démocratie, vous trouverez bien vite qu'elle repose sur des postulats rationalistes. En vérité, démocratie et rationalisme ne sont que deux aspects, l'un politique, l'autre intellectuel, d'une même mentalité. Elle s'est développée au XVIIIe dans l'aristocratie qui n'y voyait qu'un jeu. Durant tout le XIXe elle est descendue dans la bourgeoisie et dans le peuple ; elle y est devenue une tyrannie. Avant il y avait la Raison et les sentiments. Maintenant il y a le rationalisme et la sentimentalité.

Ce rationalisme-là triomphe non seulement dans les principes démocratiques, et dans ceux de l'Ecole, mais encore dans toute la conduite moderne de la vie. C'est notre américanisme et c'est notre sécheresse sentimentale. Et c'est le grand empêchement intérieur dont souffre notre imagination créatrice ; c'est lui qui stérilise nos utopies et les empêche de devenir autre chose que des utopies. Il s'agit donc en premier lieu de le démasquer et de le pourchasser dans toutes les démarches de notre vie. Mais cette première tâche constitue un programme si riche qu'il est superflu d'en formuler une seconde. Laissons ce soin, à des générations plus libres d'imaginer, bénéficiant de notre colère jacobine et de cette formidable expérience négative qui aura duré deux siècles au moins.

(...)

J'aurais voulu vous voir demander à un sujet de Louis XIV ce qu'il concevait à la place de la royauté absolue. Il eut fallu certes une imagination prodigieuse au dit sujet pour se représenter même très vaguement notre actuelle civilisation. Et même Diderot, même Rousseau, à la veille de la Révolution, soupçonnaient-ils que la république qu'ils appelaient serait livrée cent ans plus tard à peine à la folie démocratique, cette danse de St Guy politique dont rien de leur temps ne pouvait offrir la moindre préfiguration ?

Denis de Rougemont, Les Méfaits de l'instruction publique, Lausanne, Editions des Lettres de Lausanne, 1929.

Les méfaits de l'instruction publique (II)

Disons-le : l'enseignement a pour objectif réel, le diplôme.

Je n'hésite jamais à le déclarer, le diplôme est l'ennemi mortel de la culture. Plus les diplômes ont pris d'importance dans la vie, (et cette importance n'a fait que croître à cause des circonstances économiques), plus le rendement de l'enseignement a été faible. Plus le contrôle s'est exercé, s'est multiplié, plus les résultats ont été mauvais.

Mauvais par ses effets sur l'esprit public et sur l'esprit tout court. Mauvais parce qu'il crée des espoirs, des illusions de droits acquis. Mauvais par tous les stratagèmes et subterfuges qu'il suggère ; les recommandations, les préparations stratégiques, et, en somme, l'emploi de tous expédients pour franchir le seuil redoutable. C'est là, il faut l'avouer, une étrange et détestable initiation à la vie intellectuelle et civique.

D'ailleurs, si je me fonde sur la seule expérience et si je regarde les effets du contrôle en général, je constate que le contrôle, en toute matière, aboutit à vicier l'action, à la pervertir...

Je vous l'ai déjà dit : dès qu'une action est soumise à un contrôle, le but profond de celui qui agit n'est plus l'action même, mais il conçoit d'abord la prévision du contrôle, la mise en échec des moyens de contrôle. Le contrôle des études n'est qu'un cas particulier et une démonstration éclatante de cette observation très générale.

Le diplôme fondamental, chez nous, c'est le baccalauréat. Il a conduit à orienter les études sur un programme strictement défini et en considération d'épreuves qui, avant tout, représentent, pour les examinateurs, les professeurs et les parents, une perte totale, radicale et non compensée, de temps et de travail. Du jour où vous créez un diplôme, un contrôle bien défini, vous voyez aussitôt s'organiser en regard tout un dispositif non moins précis que votre programme, qui a pour but unique de conquérir ce diplôme par tous moyens. Le but de l'enseignement n'étant plus la formation de l'esprit, mais l'acquisition du diplôme, c'est le minimum exigible qui devient l'objet des études. Il ne s'agit plus

d'apprendre le latin ou le grec, ou la géométrie. Il s'agit d'emprunter, et non plus d'acquérir, d'emprunter ce qu'il faut pour passer le baccalauréat.

Ce n'est pas tout. Le diplôme donne à la société un fantôme de garantie, et aux diplômés des fantômes de droit. Le diplômé passe officiellement pour savoir : il garde toute sa vie ce brevet d'une science momentanée et purement expédiente. D'autre part, ce diplômé au nom de la loi est porté à croire qu'on lui doit quelque chose. Jamais convention plus néfaste à tout le monde, à l'État et aux individus, (et, en particulier, à la culture), n'a été instituée. C'est en considération du diplôme, par exemple, que l'on a vu se substituer à la lecture des auteurs l'usage des résumés, des manuels, des comprimés de science extravagants, les recueils de questions et de réponses toutes faites, extraits et autres abominations. Il en résulte que plus rien dans cette culture adultérée ne peut aider ni convenir à la vie d'un esprit qui se développe.

Paul Valéry, Variété III, Paris, Gallimard, 1936, p. 275.